

—Ah ! enfin, avait murmuré le mulâtre.

—Ce brave Frise-à-Plat ! avait fait le coquin en redingote.

Tous s'étaient retournés et avaient tendu la main au survivant. On s'écarta pour lui faire une place au milieu de la société.

—Tu fais bien d'arriver, mon cher, dit l'homme au teint olive.

—Je n'ai pas pu venir plus tôt.

—Et ça va bien là-bas ?

Avant de répondre le jeune homme promena les yeux autour de lui pour s'assurer qu'aucune oreille suspecte ne pouvait pas l'entendre. Il aperçut le vieillard, le montra.

—Pas de crainte à avoir ! Il eut les libations de la journée.

En effet, notre homme paraissait dormir déjà profondément. On voyait son dos se soulever régulièrement, et un ronflement sonore s'échappait de son gosier. Néanmoins le domestique se rapprocha encore, pour être plus à portée de ses auditeurs.

—Vous pouvez faire le coup ce soir, si vous voulez, murmura-t-il.

Un frémissement courut par le corps des quatre hommes.

—Ce soir ? s'écria le mulâtre.

—Oui. N'êtes-vous pas prêts ?

—Nous le sommes toujours.

—Vous avez les *rossignols* ?

Un des hommes en blouse frappa sur sa poche.

—Jamais, poursuivit le domestique, vous ne retrouverez peut-être une pareille occasion. Il y a en ce moment beaucoup d'argent à la maison, je le sais. Mon maître vient de sortir avec sa sœur. Ils vont au théâtre. Ils rentreront assez tard. Une heure après, ils dormiront comme des sonneurs. Vous avez le plan de la maison, des clefs qui marchent bien. En vous y prenant adroitement, vous pourrez dévaliser le secrétaire sans réveiller personne.

—Et s'ils s'avisaient de se réveiller, fit le mulâtre, avec un éclair fauve dans le regard, j'ai le moyen de les rendormir pour longtemps !

Et il montra ses deux poings.

—Je ne dis pas, poursuivit le domestique, mais il vaudrait mieux arriver à notre but autrement. Je ne suis pas pour l'effusion du sang.

—Moi non plus, fit l'homme à la redingote.

—Oh ! moi dit un des blousards d'un air indifférent.

—On fait ce qu'on peut, murmura l'homme au teint olive.

—Le secrétaire est dans le cabinet au premier étage, reprit le *larbin* ; mes maîtres couchent au deuxième. On peut bien les dévaliser sans les réveiller.

—Assurément, fit le gremlin à redingote. Et, si on veut me laisser faire, je m'en charge.

—Et le portier ? interrogea le mulâtre.

—Sitôt son monde rentré, il ronfle comme un sourd. D'ailleurs, vous ne passez pas près de sa loge. Vous entrez par derrière, par le jardin.

—Oui, c'est convenu.

—Done, aucun danger, si vous êtes habiles.

—Nous travaillerons cette nuit, dit le mulâtre, prenant une décision. A quelle heure ?

—Vers deux heures. S'il y avait du nouveau, s'il survenait quelque accroc, vous connaissez le signal ?

—Une bougie à la fenêtre.

—C'est entendu.

—Et maintenant, parlons d'autre chose. Tu prendras bien un verre ?

—Tout de même

—Ça nous donnera du cœur au ventre

Le chef se tourna vers ses acolytes.

—Vous êtes bien décidés, tous ? C'est pour ce soir ?

—Va pour ce soir !

Le mulâtre, auquel l'approche d'une bonne affaire semblait avoir donné de l'entrain, frappa sur la table à coups redoublés. Un garçon entrebâilla la porte.

Une fiole de cognac, et du raide !

A ce moment, le vieillard endormi se redressa en se frottant les yeux. Il n'avait pas perdu un mot de la conversation. Ses jambes dansaient sous lui. Il se levait pour s'éloigner, quand la main formidable du mulâtre s'appesantit sur son épaule et le cloua, effaré, à sa place.

—Minute, mon brave !

III

Le vieillard, qui était retombé plus mort que vif sur son banc, jeta sur son agresseur des regards épouvantés. Il bégayait.

—Quoi ? Que me voulez-vous ?

—Tu as tout entendu, tonna le mulâtre. Je vois ça dans ta face de cafard. Voilà dix minutes que tu fais semblant de dormir. Et tu te lèves maintenant pour aller donner l'éveil.

Le vieillard grelottait.

—Moi ? balbutia-t-il. Je ne comprends pas.

Les autres coquins s'étaient levés à demi. De leurs yeux luisants, ils fixaient l'homme à la barbe blanche. Une grande terreur envahissait ce dernier. S'il allait être retenu ? S'il lui était impossible de sortir, de les faire prévenir ? Il tâcha de conserver un peu de sang-froid.

—Je vous assure que vous vous trompez. Je ne vous connais pas. Je ne sais pas ce que voulez me dire.

Et il chercha de nouveau à se lever, à passer. Mais les cinq coquins se mirent devant lui.

—Tu vois bien, gronda le mulâtre, que tu appartiens à la rousse. C'est pour nous dénoncer que tu veux sortir. Mais si tu fais un pas, un mouvement, si tu essayes de pousser un cri, je t'étrangle sur place !

Et le gremlin au teint cuivré avait ouvert ses mains dont les muscles criaient. Un murmure menaçant des autres coquins avait accompagné ces paroles. Le vieillard sentait la peur glacer ses os, non pour lui mais pour ceux dont il ne pourrait peut-être pas empêcher la mort. A ce moment, la porte s'ouvrit et le garçon entra avec son cognac. Notre ami se débattit. Un cri sortit de sa gorge.

—A l'aide ! au secours !

Le garçon allongea le cou pour regarder.

—Pose ta fiole là et tourne-nous les talons ! dit le mulâtre d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Nous avons avec monsieur des explications qui ne regardent personne.

Le domestique, qui connaissait sans doute ses clients, mit la bouteille sur la table et s'éloigna sans autre observation.

—Ferme la porte, cria le moricaud, qu'on ne nous dérange pas.

On entendit un grincement dans la serrure de la porte vitrée. Un profond silence régnait dans l'établissement. Le vieillard se sentit perdu.